

Luis
Sepúlveda

**Rendez-vous
d'amour
dans un pays
en guerre**

Métailié



RENDEZ-VOUS D'AMOUR
DANS UN PAYS
EN GUERRE

Du même auteur
chez le même éditeur

Le Vieux qui lisait des romans d'amours, 1992.
(Prix du roman d'évasion 1992. Prix France-Culture étranger 1992)

Le Monde du bout du monde, 1993.

Un nom de torero, 1994.

Le Neveu d'Amérique, 1996.
(Prix de l'Astrolabe 1996)

*Histoire d'une mouette et du chat
qui lui apprit à voler*, 1996.
(Prix Sorcière 1997)

LUIS SEPÚLVEDA

RENDEZ-VOUS D'AMOUR
DANS UN PAYS
EN GUERRE

(Récits)

Traduit de l'espagnol (Chili) par François Gaudry

Editions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
1997

Titre original : *Desencuentros*
© Luis Sepúlveda, 1997
by arrangement with Dr. Ray-Güde Mertin, Litterarische Agentur
Traduction française © Editions Métailié, 1997
ISBN : 978-2-86424-800-2
ISSN : 0291-0154

TABLE DES MATIÈRES

Rendez-vous manqués de l'amitié	
Une maison à Santiago	11
À propos de quelque chose que j'ai perdu dans un train	37
Rolandbar	51
Changement de route	57
Le dernier fakir	63
Quand tu n'auras plus d'endroit où pleurer	69
Répondeur automatique	73
Rendez-vous manqués avec soi-même	
Pour tuer un souvenir	79
Dimanche de pluie	81
<i>My favorite things</i>	83
Rendez-vous manqués avec le temps qui passe	
À propos du journal d'hier	89
Un homme qui vendait des bonbons dans le parc .	95
Une voiture s'est arrêtée au milieu de la nuit	99
Souvenirs patriotiques	105
Un rendez-vous manqué	109
Petite biographie d'un grand de ce monde	115
Actes de Tola	125
Le bibliothécaire	137
Description d'un endroit inconnu	143
Le champion	149

Rendez-vous d'amour manqués	
Café	167
En haut quelqu'un attend des gardénias	171
Histoire d'amour sans paroles	173
Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre ...	185
Façons de voir la mer	195
« Viens, je vais te parler de Pilar Solorzano »	205
Aussi une autre porte du ciel	217

Rendez-vous manqués
de l'amitié

Une maison à Santiago

J'ai serré très fort les yeux pour la retenir, pour la garder en moi, puis je les ai ouverts tout grands pour me présenter de nouveau devant le monde.

L'Heure sans ombre, Osvaldo Soriano

Tout arriva très vite, parce que le ciel est parfois très pressé. Quelque chose se déchira dans l'air, les nuages déchargèrent leur violence et en un instant je me retrouvai trempé au beau milieu de l'avenue. Je courus à la recherche d'un endroit où m'abriter et pensai à la librairie El Cóndor, la seule librairie latino-américaine de Zurich, assuré d'y être chaleureusement accueilli par Maria Moretti, qui se hâterait de m'enlever ma gabardine et de m'offrir un bol de café pendant que je me sécherais la tête avec une serviette ; mais l'orage redoubla de violence et je ne pus faire autrement que d'adopter l'attitude de poulet désespéré qui est celle de tout piéton surpris par une averse.

C'est alors que derrière le rideau de pluie, je vis l'affiche sur une porte vitrée :

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE DE C.G. HUDSON
FAÇADES DE MAISONS

Harcelé par la pluie, je me décidai à entrer et tandis que je poussai l'étroite porte, je pensai au nombre de fois où j'étais passé dans cette rue sans remarquer l'existence de cette galerie, mais je n'en fus pas vraiment étonné ; à Zurich comme partout ailleurs des galeries d'art ouvrent et ferment.

Les photos étaient accrochées dans un salon blanc, l'éclairage était parfait et j'étais l'unique visiteur.

Sur une table, des catalogues sobrement imprimés détaillaient la brève vie du photographe :

C.G. Hudson. Londres, 1947-1985. Expositions individuelles à Dublin, New York, Paris, Toronto, Barcelone, Hambourg, Buenos Aires...

À première vue les photos me parurent bonnes, bien qu'une telle appréciation ne signifie rien. Nous savons que le plaisir ou l'émotion que procure une œuvre d'art sont le fruit d'imprévisibles rencontres d'états d'âme.

La première photo montrait le porche d'une maison vénitienne du Campo della Maddalena. Les couleurs étaient vives, invitaient à palper le grain de la pierre et la rugosité du bois. Puis venait l'entrée d'une demeure patricienne de la Maria Hilfe Strasse, à Vienne. Suivaient une grille rouillée dissimulant en partie la façade d'une villa romaine, la silhouette irréaliste et blanche d'une maison en Crète (Haghios Nikolaos) et la pierre hautaine et amoureuse d'une ferme catalane (Palau de Santa Eulalia). Tout à coup, entre la ferme et un édifice étroit de la rue des horlogers, à Bâle, je vis une porte verte délabrée avec une main de bronze empoignant une boule.

Je m'approchai en sentant que la tristesse modelait un masque odieux sur mon visage. Mes pas me conduisaient, non devant la photographie d'un lieu ou d'un objet familiers, mais vers une porte derrière laquelle des intérieurs secrets m'attendaient enveloppés dans l'inclémence des années passées et la raillerie du temps.

C'était la maison. Je reconnus le numéro vingt écrit sur une plaque ovale en laiton bleu. La légende des photos dissipa mes derniers doutes : « Maison de Santiago. Rue Ricantén ».

Un froid inconnu fit trembler mes jambes et une sueur plus glacée encore me parcourut l'échine. Je voulus m'asseoir et, ne trouvant pas de siège, j'enlevai ma gabardine trempée et la posai par terre près de la table des catalogues.

C.G. Hudson, 1947-1985...

Il y avait peu d'années que le photographe était mort et j'éprouvais l'impérieux besoin de parler avec quelqu'un, un employé, le directeur de la galerie, quiconque me donnerait une information et surtout m'aiderait à trouver la date à laquelle cette photographie avait été prise.

Je vis une porte que je supposai être celle du bureau du gérant, je frappai et n'obtenant pas de réponse, je tournai la poignée et poussai lentement. De l'autre côté, dans une pièce pleine d'affiches et de produits d'entretien, une femme dissimula honteusement son thermos de café.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous faire peur. Vous pouvez me dire à quelle heure vient le responsable de l'exposition ? Je suis journaliste et j'aimerais lui poser quelques questions...

Elle me répondit que le propriétaire de la galerie venait habituellement l'après-midi, une demi-heure avant la fermeture, qu'elle faisait le ménage et qu'elle attendait qu'il pleuve un peu moins.

Je laissai la femme et retournai voir la photo. Comme il n'y avait personne dans la salle j'allumai une cigarette. Le tabac me calma. Je ne tremblais plus, mais l'imminence de la fermeture d'une boucle que je croyais pourtant oubliée me rendit malheureux.

C'était bien la maison. Et entre elle et moi il y avait le temps, et quelque chose d'autre.

Le jaune délavé du mur, le vert agressif et militaire de la porte, et la rigide main de bronze empoignant une boule étaient comme des taches honteuses dans l'esthétique des autres photographies, mais cette laideur délibérée me transporta vers une odeur de dalles lavées que je croyais disparue de ma mémoire, parce que l'alchimie du bonheur dépend d'un juste dosage des oublis.

C'était un soir d'été que j'avais franchi le seuil de cette maison. C'est bien la seule certitude qui me reste. Je m'en souviens. Tino et Beto m'accompagnaient. Nous formions un trio inséparable, dévoreurs de lomitos¹ et d'aubes, buveurs novices de vins âpres et secs, et d'amours, dans les pires tavernes, seigneurs naïfs de la danse et de la nuit.

1. Porc coupé en dés.

Chaque fin de semaine se posait à nous une question d'honneur : être invités à un bal, à une fête, à un événement, et, autant que possible, avec un trio de nouvelles petites amies afin de passer en leur compagnie de longues heures de musique et de paroles susurrées à l'oreille.

Les meilleurs programmes, c'était presque toujours Beto qui les proposait. Son emploi de releveur de compteurs à la compagnie d'électricité lui permettait de connaître beaucoup de monde, de sorte qu'il nous procurait des invitations à des baptêmes, des anniversaires, des noces d'argent et autres fêtes familiales.

Beto... et, dites-moi, ça vous embête si je viens avec un ou deux amis ? Deux garçons très sérieux, de bonne famille, on est comme des frères, vous savez, comme les Trois Mousquetaires, un pour tous et tous pour bien s'amuser. Ce sont deux très gentils garçons.

Ce fut un samedi d'été. Santiago sentait l'acacia, les jardins mouillés, les dalles arrosées qui convoquaient les frais crépuscules de cette « ville entourée de symboles d'hiver », et nous, nous sentions la brillantine, la lavande anglaise dont nous imbibions nos mouchoirs, car, disait Tino, les femmes demandent toujours des mouchoirs.

Tino... mais attention, compadres. Restez sur vos gardes. Gentils, mais pas amoureux. Seuls les couillons se laissent alpaguer et si vous ne me croyez pas, regardez donc le Mañungo. Avant il était de tous les coups, et maintenant, lui le fier-à-bras, il s'est fait alpaguer et il est comme un chat devant la vitrine du boucher...

Alors on ne tombait pas amoureux. C'était un virage dangereux que nous évitions de toutes nos forces, parce que si cela arrivait à l'un d'entre nous, l'unité du groupe risquait d'être brisée. Et des femmes, il y en a beaucoup, mais des amis...

Beto et Tino, un samedi, en été.

— Beto, alors où c'est ?

— Rue Ricantén, et ça promet.

— Des minettes ?

— J'en ai vu deux qui sont à croquer.

— Tu me fais le nœud de cravate, Betofen ?

— Branle-bas de combat. Mais Tino, tu empestes la benzine ! On te nettoie encore les pantalons à la benzine ? Bien sûr, puisqu'ils sont en cachemire. C'est antédiluvien, vieux. Tu devrais plutôt porter du diolen. Le diolen, c'est lavable et toujours impeccable, comme si on venait de le repasser.

— D'accord Betofen. Du diolen. On y va ?

En chemin, nous nous équipâmes en cigarettes, Libertys pour nous et Frescos pour les filles, qui à cette époque aimaient les mentholées. Nous achetâmes en plus la traditionnelle bouteille de pisco pour les maîtres de maison, certificat d'honorabilité qui nous évitait de figurer sur la liste des pique-assiette.

Ricantén, numéro vingt. La porte était vert caserne, encadrée par un mur jaune écaillé, et possédait sur sa partie supérieure une main de bronze empoignant une boule.

Beto fit les présentations de rigueur, nous acceptâmes avec plaisir quelques petits verres de punch en complimentant la maîtresse de maison, nous examinâmes le personnel et en quelques minutes nous étions les patrons du bal. Luis Dimas, Palito Ortega, The Ramblers, Leo Dan. Et nous applaudissions les vieux quand ils attaquaient un paso doble ou un tango.

Peu avant minuit la distribution des couples était décidée : Beto avec Amalia, qu'il ne lâcha plus d'une semelle, et Tino avec Sarita, une fille avec des lunettes qui lui traduisait à mi-voix les chansons en anglais. Je les enviais, fatigué que j'étais de danser avec d'audacieuses porteuses de chaussettes ou avec la maîtresse de maison et je me résignais déjà à être le perdant de la journée.

Selon le règlement de notre groupe, le perdant était condamné à payer une tournée de lomitos et de bière à la Fuente Alemana. J'étais en train de compter l'argent que

j'avais sur moi quand tout à coup apparut Isabel, s'excusant d'arriver si tard.

Rien que de la voir j'en eus le souffle coupé. Jamais – et je ne sais si je dois m'en féliciter – je n'ai revu des yeux comme ceux-là. Plus que regarder, ils paraissaient attirer, aspirer la lumière de tout ce qu'ils parcouraient, nourrissant leurs pupilles d'un éclat humide et mystérieux.

— On danse ? l'invitai-je.

— Pas encore. On s'assoit un moment ?

Sur le canapé elle ne me quittait pas des yeux. Elle semblait étudier et mesurer mes réactions avant d'accepter un rapprochement plus étroit. Je me sentais idiot. Même le classique « Tu es étudiante ou tu travailles ? » ne passait pas mes lèvres, et finalement, comble de l'originalité, je lui demandai si par hasard elle savait danser.

L'éclat de ses yeux se fit plus vif. Sans dire un mot elle se leva, se dirigea vers l'électrophone, interrompit Buddy Richard et sa ballade triste, posa un nouveau disque de rythmes d'Amérique centrale et, à la surprise générale, elle plaça sur sa tête une carafe de punch et se mit à danser avec de prodigieuses ondulations de hanches et d'épaules sans renverser une goutte.

Après avoir reposé la carafe et remercié pour les applaudissements, elle revint à côté de moi.

— Alors ? Tu crois que je sais danser ?

Les heures suivantes passèrent imperceptiblement. Nous dansions et je découvrais une dimension inconnue du langage des corps. Je sentais qu'elle se laissait véritablement conduire, que ce n'était pas pour elle une pure formalité, mais qu'elle désirait que je l'entraîne sur un chemin jalonné de brusques rapprochements et d'éloignements momentanés. Elle se laissait attirer sans résistance et se collait à mon corps. Elle profita d'un mouvement de la danse pour ouvrir ma veste et presser ses petits seins durs contre ma chemise. Alors je la serrai davantage et dans les virevoltes prolongées par le balancement de ses hanches félines, je poussai une

jambe entre les siennes jusqu'à sentir le contact volcanique de son sexe. Elle se laissait faire, entraîner, attirer, avec une complaisance appuyée par de faibles gémissements et ses doigts plantés dans mon dos.

Quand elle perçut l'érection qui gonflait mon pantalon, elle souda son ventre à mon corps et je sentis grimper, comme une araignée sur ma tête, cette pensée : « Tu es à point, minette, ma chaude petite minette, tu es à point », mais quelque chose de plus fort me fit honte. Je secouai la tête, l'araignée-pensée tomba et en un pas de danse je l'écrasai sous ma chaussure.

Les heures passaient, obstinées, et je ne désirais que continuer à étreindre Isabel, sans parler, en tournant sur un air de blues tandis que Ray Charles demandait qui se trouvait de l'autre côté du mur de sa cécité, mais personne ne lui répondait parce que l'union de nos corps et de nos haleines nous faisait oublier tous les mots et toutes les langues.

Nous dansions les yeux fermés quand les invités plus âgés commencèrent à quitter discrètement la fête, et les maîtres de maison ne tardèrent pas à oser interrompre le *Summertime* de Janis Joplin pour nous signaler qu'il était très tard, qu'ils étaient fatigués, merci beaucoup pour votre présence et, avec cette diplomatie brutale des gens de Santiago, ils déclarèrent que tout avait une fin et qu'il était temps que chacun regagne ses pénates.

Ce ne fut pas facile de nous décoller.

— On se voit demain ? m'entendis-je implorer.

— Je ne peux pas. Samedi prochain.

— Qu'est-ce que tu dois faire ? Après-demain, alors.

— Ne me pose pas de questions. Je n'aime pas ça. Samedi.

— Bon d'accord. On ira au ciné ?

— Formidable. Viens me chercher à sept heures.

Nous sortîmes dans la rue pour parachever le rituel des adieux.

À quelques pas, Tino et Sarita, Beto et Amalia se laissaient envelopper par la brise nocturne. À les voir s'embrasser,

collés comme des sangsues, je trouvai préférable d'aller un peu plus loin. Je voulus embrasser Isabel, mais elle m'arrêta.

— Non. Nous, on est différents. Retournons à la maison, je te donnerai mieux qu'un baiser.

Le salon était plongé dans une demi-obscurité. Ça sentait le tabac, le pisco, le punch éventé, la musique tiède. Isabel referma la porte.

— Tourne-toi et ne bouge pas jusqu'à ce que je te l'ordonne.

Brusquement, dans l'obscurité, m'assaillit pour la première fois la certitude de la peur. Une peur inexplicable. Une peur dont le territoire s'étendait de la pointe de mes chaussures jusqu'au bord d'un abîme que ma logique hâtive s'efforçait de nier.

— Maintenant, retourne-toi.

J'obéis et sentis qu'un million de fourmis grimpaient sur ma peau. Isabel était allongée sur le canapé et les fourmis étaient lourdes et grosses. Elle avait relevé sa robe jusqu'aux épaules et s'en couvrait le visage, et les fourmis s'emparaient de mon cou. Elle était nue et ces maudites fourmis m'asphyxiaient.

Dans la pénombre, je distinguai l'éclat de sa peau, ses petits seins violemment dressés, couronnés par deux boutons foncés. Elle m'offrait entre ses jambes un triangle de fine mousse, sur lequel tombait, comme une bruine, un rai de lumière qui filtrait de la rue. Je retenais mon souffle afin que les fourmis me laissent en paix.

— Viens, susurra-t-elle en faisant onduler ses hanches.

À genoux, je laissai ses mains déterminées, agrippées à ma tête, dominer ma précipitation. Je me laissai mener comme dans un voyage aérien. Isabel maintenait ma tête, me permettant à peine d'effleurer sa peau du bout des lèvres, et me guida ainsi de ses épaules à ses seins, de son ventre aux hémisphères pleins de ses hanches. J'étais un heureux argonaute en attente de l'ordre de descendre en un lieu précis.

Ses mains manœuvrèrent avec assurance. Pas un souffle de brise n'entrava ma descente dans la vallée à la végétation ondulée qui culminait au bout du sentier de ses jambes ouvertes, où mes lèvres cherchèrent une harmonieuse place avant de goûter aux saveurs inconnues de sa bouche verticale et secrète. Et je voulus entrer en elle. Le désir ferma chacun de mes pores et imprima son rythme à mon cœur, à mes poumons, afin que rien ne vienne gêner la langue exploratrice qui s'ouvrait un passage vers une mer de plaisir où je voulais plonger pour remonter ensuite, tant je presentais que le bonheur se trouvait à l'intérieur de cette cavité humidifiée par ses mouvements et mes caresses. Je voulais entrer en elle, entrer pour qu'elle m'y donne une place. C'est peut-être à cet instant-là que j'ai deviné que l'amour est une naïve tentative de renaissance.

— Je te plais ? demanda-t-elle tout à coup.

— Je t'aime, répondis-je en m'appropriant pour la première fois ce verbe.

— Alors viens samedi, tu m'aimeras encore plus, affirma-t-elle en se levant d'un bond.

La robe retomba sur son corps en un mouvement de cascade qui emporta les dernières fourmis.

Je sortis de la maison comme flottant dans un air léger. Mes pensées étaient un mélange de saveurs, de lumières, de couleurs, d'arômes, de mélodies. Charles Aznavour répétait Isabel Isabel Isabel, parce que je le lui ordonnais, et savoir avec certitude que la mer Morte est tellement salée que les corps ne peuvent s'y noyer contribuait à mon bonheur. Froid, chaud, peur, joie, je ressentais tout cela en même temps.

Tino et Beto m'attendaient au coin de la rue et ils avaient l'air tout aussi heureux. Ils ne tenaient pas en place et ne cessaient de se donner des bourrades dans le dos.

— Qu'est-ce que vous diriez de quelques pilseners ? proposa Beto.

— Qu'est-ce que le poisson dit de l'eau ? répliqua Tino.

— Allez, c'est moi qui invite, ajoutai-je.

Ils me prirent chacun par un bras et me firent courir.

— Et ? Halte-là. Comment ça s'est passé avec la petite Isabel ? demandèrent-ils d'une même voix.

— Faites pas chier, répondis-je en me dégageant.

Nous continuâmes à marcher en silence. J'étais fâché contre eux et eux l'étaient contre moi. Heureusement, nous trouvâmes bientôt un bar ouvert et une tournée de bières effaça toute trace d'amertume.

Santiago. Combien d'années ont passé ? Santiago, es-tu encore là, entre mer et montagnes, « entouré de symboles d'hiver » ?

S'amuser, faire des conquêtes, cela n'était pas en soi aussi important que de pouvoir en parler avec les copains. Tino et Beto discutaient de leurs dernières prises.

— Vous avez vu ? D'entrée, regard droit dans les yeux, et au tapis.

— Ça doit être à cause du diolen, Betofen.

— Non, sérieux. J'ai un style. Marlon Brando est une savate à côté de moi.

— Bon, mais question style, le mien n'est pas mal non plus. Sarita, à la première danse elle fondait déjà contre moi.

Je les écoutais en silence. Je ne pouvais ni ne voulais leur parler d'Isabel. Pour la première fois je découvrais la valeur du silence. Le mot intimité cognait dans ma bouche et j'acceptais la punition de bonne grâce.

Eux dressaient des plans pour le lendemain. Ils étaient convenus de se retrouver avec les filles pour le programme habituel : ciné, hot-dogs au Bahamondes, un verre au Chez Henri, puis petite balade sous les ombres complices du parc Santa Lucía, « si coupable la nuit, si innocente le jour ».

Le dimanche fut insupportable. Je passai la journée en caleçon, retranché dans un mutisme qui étonna mes vieux. Dans l'après-midi, je vis passer mes amis qui allaient à leur rendez-vous, je les enviai à en crever et finis par m'enfermer

pour lire un roman de Marcial Lafuente Estefanía, *Yo que tu no lo haría forastero*¹, sachant parfaitement que ses cow-boys ne parviendraient pas à m'éloigner d'Isabel.

Dimanche, lundi, mardi. La semaine s'écoula avec une lenteur désespérante. Les heures de classe se prolongeaient jusqu'à des extrêmes insupportables et les soirées passées à fumer debout au coin de la rue perdirent tout leur charme.

Le coin de la rue. Notre coin de rue. Les marches de la boucherie, notre petit amphithéâtre aux pavés usés, où, insensibles, nous assistions si souvent au spectacle de rêves brisés par la vie quotidienne et passions en revue notre répertoire de souvenirs tout frais pour un public de chiens amicaux ou de gamins têtus qui voulaient être comme nous. Ce coin de rue éclairé par un réverbère qui projetait nos ombres de reptiles fugaces jusqu'à les faire tomber dans la bouche d'égout qui emportait nos mégots vers un monde obscur, souterrain, qui n'en était pas moins le nôtre. Le coin de la rue. Ce lieu marqué mille et une fois par notre présence de machos précoces. Salle de commandement, table d'opérations, roulette, confessionnal de cette trinité d'oiseaux incapables de prévoir la catastrophe qui les attendaient au bout des premiers vols, le coin de la rue ne parvenait pas à calmer l'anxiété croissante qui s'emparait de ma peau plus la rencontre approchait. Jusqu'à ce qu'arrive enfin le matin de ce samedi tant attendu.

Ma première visite fut pour le coiffeur.

CACERES

Styliste pour hommes. Coupe et rasage.

— Coupe américaine ronde et les pattes bien marquées, s'il vous plaît.

Au styliste Cáceres. Diplôme d'honneur. Premier Concours International de Coiffure. Mendoza, Argentine.

— Et la banane ? Comment vous la voulez la banane ? À la Elvis ?

1. Si j'étais toi, je ne le ferais pas, étranger.

cas, quelle importance. C'était la meilleure occasion de connaître l'hippodrome de Paris avec des experts et de faire ensuite la fête à la santé de l'Ogre.

Je payai, mis mon imperméable et sortis. Il pleuvait et je les vis au moment où ils tournaient au coin de la rue.

— Polanco ! Calac ! m'entendis-je crier en courant pour les rattraper.

En arrivant au coin de la rue je ne trouvai qu'une rue vide, étrangement éclairée par les pavés mouillés. Pas de trace des deux hommes, avalés par qui sait quelle autre porte aussi secrète du ciel.

N° édition : 1622001